

Apparurent des fleurs qui semblaient éternelles.
 Ici la vie était de la lumière ; ici
 Marchait, sous le feuillage en avril épaissi,
 Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
 Souvenirs ! comme tout brusquement se dérobe !
 L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui
 Dans ce ciel où flamboie en ce moment sur lui
 L'épanouissement effroyable des bombes.
 O l'ineffable aurore où volaient des colombes !
 Cet homme, que voici lugubre, était joyeux.
 Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
 Printemps ! en ce jardin abondaient les pervenches,
 Les roses, et des tas de pâquerettes blanches
 Qui toutes semblaient rire au soleil se chauffant,
 Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant.

VII

LE PIGEON

Sur terre un gouffre d'ombre énorme où rien ne luit,
 Comme si l'on avait versé là de la nuit,
 Et qui semble un lac noir ; dans le ciel un point sombre.

Lac étrange. Des flots, non, mais des toits sans nombre ;
 Des ponts comme à Memphis, des tours comme à Sion ;
 Des têtes, des regards, des voix ; ô vision !
 Cette stagnation de ténèbres murmure,
 Et ce lac est vivant, une enceinte le mure.
 Et sur lui de l'abîme on croit voir l'affreux sceau.

Le lac sombre est la ville, et le point noir l'oiseau ;
 Le vague alérion vole au peuple fantôme ;
 Et l'un vient au secours de l'autre. C'est l'atome
 Qui vient dans l'ombre en aide au colosse.

L'oiseau

Ignore, et, doux lutteur, à travers ce réseau

De nuée et de vent qui flotte dans l'espace,
 Il vole, il a son but, il veut, il cherche, il passe,
 Reconnaissant d'en haut fleuves, arbres, buissons,
 Par-dessus la rondeur des blêmes horizons.
 Il songe à sa femelle, à sa douce couvée,
 Au nid, à sa maison, pas encor retrouvée,
 Au roucoulement tendre, au mois de mai charmant;
 Il vole; et cependant, au fond du firmament,
 Il traîne à son insu toute notre ombre humaine;
 Et tandis que l'instinct vers son toit le ramène
 Et que sa petite âme est toute à ses amours,
 Sous sa plume humble et frêle il a les noirs tambours,
 Les clairons, la mitraille éclatant par volées,
 La France et l'Allemagne éperdument mêlées,
 La bataille, l'assaut, les vaincus, les vainqueurs,
 Et le chuchotement mystérieux des cœurs,
 Et le vaste avenir qui, fatal, enveloppe
 Dans le sort de Paris le destin de l'Europe.

Oh! qu'est-ce que c'est donc que l'Inconnu qui fait
 Croître un germe malgré le roc qui l'étouffait;
 Qui, tenant, maniant, mêlant les vents, les ondes,
 Les tonnerres, la mer où se perdent les sondes,
 Pour faire ce qui vit prenant ce qui n'est plus,
 Maître des infinis, a tous les superflus,
 Et qui, puisqu'il permet la faute, la misère,
 Le mal, semble parfois manquer du nécessaire;
 Qui pour une hirondelle édifie un donjon,

Qui pour créer un lis, ou gonfler un bourgeon,
 Ou pousser une feuille à travers les écorces,
 Prodiges l'océan mystérieux des forces;
 Qui n'a l'air de savoir que faire de l'amas
 Des neiges, et de l'urne obscure des frimas
 Toujours prête à noyer les cieus; qui parfois semble,
 Laissant dépendre tout d'un point d'appui qui tremble,
 D'un roseau, d'un hasard, d'un souffle aérien,
 S'épuiser en efforts prodigieux pour rien;
 Qui se sert d'un titan moins bien que d'un pygmée;
 Qui dépense en colère inutile, en fumée,
 Tous ces géants, Vésuve, Etna, Chimborazo,
 Et fait porter un monde à l'aile d'un oiseau!

VIII

LA SORTIE

L'aube froide blêmit, vaguement apparue.
Une troupe défile en ordre dans la rue;
Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant.
Ce sont des citoyens partant pour la bataille.
Purs soldats! Dans les rangs, plus petit par la taille,
Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté
Tient par la main son père, et la femme à côté
Marche avec le fusil du mari sur l'épaule.
C'est la tradition des femmes de la Gaule
D'aider l'homme à porter l'armure, et d'être là,
Soit qu'on nargue César, soit qu'on brave Attila.

Que va-t-il se passer? L'enfant rit, et la femme
Ne pleure pas. Paris subit la guerre infâme;
Et les Parisiens sont d'accord sur ceci
Que par la honte seule un peuple est obscurci,
Que les aïeux seront contents, quoi qu'il arrive,
Et que Paris mourra pour que la France vive.
Nous garderons l'honneur; le reste nous l'offrons.
Et l'on marche. Les yeux sont indignés, les fronts
Sont pâles; on y lit : Foi, Courage, Famine.
Et la troupe à travers les carrefours chemine,
Tête haute, élevant son drapeau, saint haillon;
La famille est toujours mêlée au bataillon;
On ne se quittera que là-bas aux barrières.
Ces hommes attendris et ces femmes guerrières
Chantent; du genre humain Paris défend les droits.
Une ambulance passe, et l'on songe à ces rois
Dont le caprice fait ruisseler des rivières
De sang sur le pavé derrière les civières.
L'heure de la sortie approche; les tambours
Battent la marche en foule au fond des vieux faubourgs;
Tous se hâtent; malheur à toi qui nous assièges!
Ils ne redoutent pas les pièges, car les pièges
Que trouvent les vaillants en allant devant eux
Font le vaincu superbe et le vainqueur honteux.
Ils arrivent aux murs, ils rejoignent l'armée.
Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée;
Halte! c'est le premier coup de canon. Allons!
Un long frémissement court dans les bataillons,

Le moment est venu, les portes sont ouvertes,
 Sonnez, clairons! Voici là-bas les plaines vertes,
 Les bois où rampe au loin l'invisible ennemi,
 Et le traître horizon, immobile, endormi,
 Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.
 On entend des voix dire : Adieu! — Nos fusils, femmes!
 Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,
 Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.

IX

DANS LE CIRQUE

Le lion du midi voit venir l'ours polaire.
 L'ours court droit au lion, grince, et, plein de colère,
 L'attaque, plus grondant que l'autan nubien.
 Et le lion lui dit : Imbécile! c'est bien.
 Nous sommes dans le cirque, et tu me fais la guerre.
 Pourquoi? Vois-tu là-bas cet homme au front vulgaire?
 C'est un nommé Néron, empereur des Romains.
 Tu combats pour lui. Saigne, il rit, il bat des mains.
 Nous ne nous gênions pas dans la grande nature,
 Frère, et le ciel sur nous fait la même ouverture,
 Et tu ne vois pas moins d'astres que je n'en vois.
 Que nous veut donc ce maître assis sur un pavois?
 Il est content; et nous, nous mourons par son ordre;
 Et c'est à lui de rire et c'est à nous de mordre.
 Il nous fait massacrer l'un par l'autre; et, pendant,
 Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,

Il est là sur son trône et nous regarde faire.
 Nos tourments sont ses jeux; il est d'une autre sphère.
 Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang,
 Il appelle cela de la pourpre. Innocent,
 Niais, viens m'attaquer. Soit. Mes griffes sont prêtes;
 Mais je pense et je dis que nous sommes des bêtes
 De nous entretuer avec tant de fureur,
 Et que nous ferions mieux de manger l'empereur.

X

APRÈS LES VICTOIRES DE BAPAUME

DE DIJON ET DE VILLERSEXEL

Côté des hommes. Soit. C'est le meilleur côté;
 Je le veux bien. Pourtant naguère j'ai noté,
 Pour les mettre à profit, les choses fort honnêtes
 Que le lion disait à l'ours; côté des bêtes.
 C'est à peu près ceci :

— L'ours ! il est peu moral
 De venir, dans l'espoir de passer caporal,
 M'attaquer, moi qui suis ton frère ayant des ongles.
 L'ours ! tu vis dans la neige et je vis dans les jungles
 Tu viens du nord, je suis du midi. Ce Néron
 N'est rien qu'un nom hideux soufflé dans un clairon.
 Il a pris un morceau de l'Europe quelconque;
 Cent hérauts, appliquant leurs bouches à leur conque,
 Précèdent ce tueur qui vainquit par hasard;
 César fut crocodile et Néron est lézard;
 L'un est le grand, et l'autre est le petit. Mon frère,
 Méprisons ces gens-là. Nous battre ! pourquoi faire ?

J'affirme qu'il serait beaucoup plus à propos
 D'aller droit à Néron, et, malgré ses troupeaux,
 De garde éthiopienne et de garde sicambre,
 D'en empoigner chacun tranquillement un membre,
 Déshabiller Néron de sa peau de César
 Me plairait; envoyer ma ruade à son char
 Me tente; il sied parfois qu'une griffe efficace
 Fouille une majesté jusque dans la carcasse,
 Et nous verrions peut-être en vidant ce vainqueur,
 Toi, qu'il est sans cervelle, et moi, qu'il est sans cœur.
 Mordre son maître est doux; je pense que nos gueules,
 Si la mode en venait, ne resteraient pas seules.
 Tout ce tas d'animaux battus, rampant, grondant,
 Paierait les coups de fouet avec des coups de dent.
 Ce serait beau. La terre est pour nous assez ample;
 Aimons-nous. Mon avis, puisqu'il s'agit d'exemple,
 Est d'en donner un bon et non pas un mauvais.
 Quant à ce tyran-ci, j'ai faim, et j'y rêvais.
 Est-il César? est-il Néron? que nous importe!
 Quelque tache qu'il ait, quelque laurier qu'il porte,
 Frère, il n'éveille en moi que le même appétit;
 Je le dévore grand, je le mange petit.

L'ours n'ayant pas compris ces paroles d'un sage,
 Le grand lion élément lui griffa le visage
 Et l'éborgna; si bien que l'ours, devant témoins,
 Eut la honte de plus avec un œil de moins.

XI

ENTRE DEUX BOMBARDEMENTS

Dès votre premier cri, Jeanne, vous excitiez
 Nos admirations autant que nos pitiés;
 Vous naissiez; vous aviez cette toute-puissance,
 La grâce; vous étiez la crèche qu'on encense,
 L'humble marmot divin qui n'a point encor d'yeux,
 Et qu'une étoile vient chercher du haut des cieux;
 Puis vous eûtes six jours, vous eûtes six semaines,
 Puis six mois, leur frêle en nos ombres humaines.
 Jeanne, vous avancez en âge cependant;
 Vous avez des cheveux, vous avez une dent,
 Et vous voilà déjà presque un grand personnage.
 En vous à peine un peu du nouveau-né surnage;
 Vous voulez être à terre; il vous faut le péril,
 La marche, et le maillot vous semble puéril;
 Votre frère plus vieux chante la Marseillaise;
 Il a deux ans; et vous, vous grimpez sur ma chaise,
 Ou, fière, vous rampez derrière un paravent;
 Vous voulez un jouet savant, même vivant;

Avec un jeune chat vous êtes en ménage ;
 La croissance vous tient dans son souple engrenage
 Et remplace l'enfant qui vagit par l'enfant
 Qui jase, et l'humble cri par le cri triomphant ;
 L'ange qui mange rit de l'ange à la mamelle ;
 Vous vous transfigurez sans cesse, et le temps mêle
 A la Jeanne d'hier la Jeanne d'aujourd'hui.
 A chaque pas qu'il fait, l'enfant derrière lui
 Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.

On se souvient de tous, on les pleure, on les aime,
 Et ce seraient des morts s'il n'était vivant, lui.
 Déjà plus d'une étoile en ce doux astre a lui.
 Il semble qu'en cet être enchanté, pour nous plaire,
 Chaque âge tour à tour donne son exemplaire ;
 C'est un soleil levant que ce petit destin !
 Car le sort est masqué de rayons le matin ;
 Et les blancheurs de l'aube, aimable et chaste fête,
 Viennent l'une après l'autre entourer cette tête
 Et lui faire on ne sait quel pur couronnement.
 On dirait que la vie, avec un soin charmant,
 Essaie à ce jésus toutes les auréoles,
 Se préparant ainsi par les caresses molles,
 Les roses, les baisers, le rire frais et prompt,
 A lui mettre plus tard les épines au front.

XII

Mais, encore une fois, qui donc à ce pauvre homme
 A livré ce Paris qui contient Sparte et Rome ?
 Où donc a-t-on été chercher ce guide-là ?
 Qui donc à nos destins terribles le mêla ?
 Ainsi, lorsqu'il s'agit de s'évader du gouffre,
 De sortir du chaos qui menace et qui souffre,
 De dissiper la nuit, de monter au-dessus
 Des nuages profonds dans l'abîme aperçus
 Et de verser l'aurore aux vagues infinies,
 Nous ne nous fions plus à ces quatre génies,
 Audace, Humanité, Volonté, Liberté,
 Qui traînent dans les cieux le char de la clarté,
 Et que tu fais bondir sous ta main familière,
 France ; on prend pour meneur et pour auxiliaire
 On ne sait quel pauvre être obscurément conduit,
 Lent et fidèle, ayant derrière lui la nuit,
 Dont le suprême instinct serait d'être immobile,

Et qui, tâtant l'espace et tendant sa sébile,
 Sans tactique, sans but, sans colère, sans art,
 Attend de l'inconnu l'aumône d'un hasard!
 C'est le moment de mettre en fuite l'ombre noire
 Et d'ouvrir cette porte altière, la victoire;
 On ne se croirait pas guidé, gardé, ni sûr
 De pouvoir s'enfoncer fièrement dans l'azur,
 Et d'échapper aux chocs, aux fureurs, aux huées,
 Aux coups de fronde, aux vents, à travers les nuées,
 Et d'éviter l'écueil, la chute, le récif,
 Si cet humble petit marcheur, morne et poussif,
 Rêveur comme la taupe, utile comme l'âne,
 Ne complétait l'énorme attelage qui plane!
 Quoi! dans l'heure où la France est en péril, ayant
 Pour tirer hors des flots le quadrigé effrayant
 Les quatre esprits géants qui brisent tous les voiles,
 Monstres dont la crinière est mêlée aux étoiles
 Et que suit, essoufflé, l'essaim des aquilons,
 Nous disons : Ce n'est pas assez! et nous voulons
 Un renfort, et, voyant le précipice immense,
 Voyant l'ombre qu'il faut franchir, notre démente,
 Devant le noir nadir et le zénith vermeil,
 Ajoute un chien d'aveugle aux chevaux du soleil!

XIII

CAPITULATION

Ainsi les nations les plus grandes chavirent!
 C'est à l'avortement que tes travaux servirent,
 O peuple! et tu dis : Quoi! pour cela nous restions
 Debout toute la nuit sur les hauts bastions!
 C'est pour cela qu'on fut brave, altier, invincible,
 Et que, la Prusse étant la flèche, on fut la cible;
 C'est pour cela qu'on fut héros, qu'on fut martyr;
 C'est pour cela qu'on a combattu plus que Tyr,
 Plus que Sagonte, plus que Byzance et Corinthe;
 C'est pour cela qu'on a cinq mois subi l'étreinte
 De ces Teutons furtifs, noirs, ayant dans les yeux
 La sinistre stupeur des bois mystérieux!
 C'est pour cela qu'on a lutté, creusé des mines,
 Rompu des ponts, bravé la peste et les famines,
 Fait des fossés, planté des pieux, bâti des forts,
 France, et qu'on a rempli de la gerbe des morts
 Le tombeau, cette grange obscure des batailles!

C'est pour cela qu'on a vécu sous les mitrailles!
 Cieux profonds! après tant d'épreuves, après tant
 D'efforts du grand Paris, sanglant, broyé, content,
 Après l'auguste espoir, après l'immense attente
 De la cité superbe à vaincre haletante,
 Qui semblait, se ruant sur les canons d'airain,
 Ronger son mur ainsi que le cheval son frein;
 Quand la vertu croissait dans les douleurs accrues,
 Quand les petits enfants, bombardés dans les rues,
 Ramassaient en riant obus et biscayens,
 Quand pas un n'a faibli parmi les citoyens,
 Quand on était là, prêts à sortir, trois cent mille,
 Ce tas de gens de guerre a rendu cette ville!
 Avec ton dévouement, ta fureur, ta fierté,
 Et ton courage, ils ont fait de la lâcheté,
 O peuple, et ce sera le frisson de l'histoire
 De voir à tant de honte aboutir tant de gloire!

Paris, 27 janvier.

FÉVRIER

I

AVANT LA CONCLUSION DU TRAITÉ

Si nous terminions cette guerre
 Comme la Prusse le voudrait,
 La France serait comme un verre
 Sur la table d'un cabaret;

On le vide, puis on le brise.
 Notre fier pays disparaît.
 O deuil! il est ce qu'on méprise,
 Lui qui fut ce qu'on admirait.